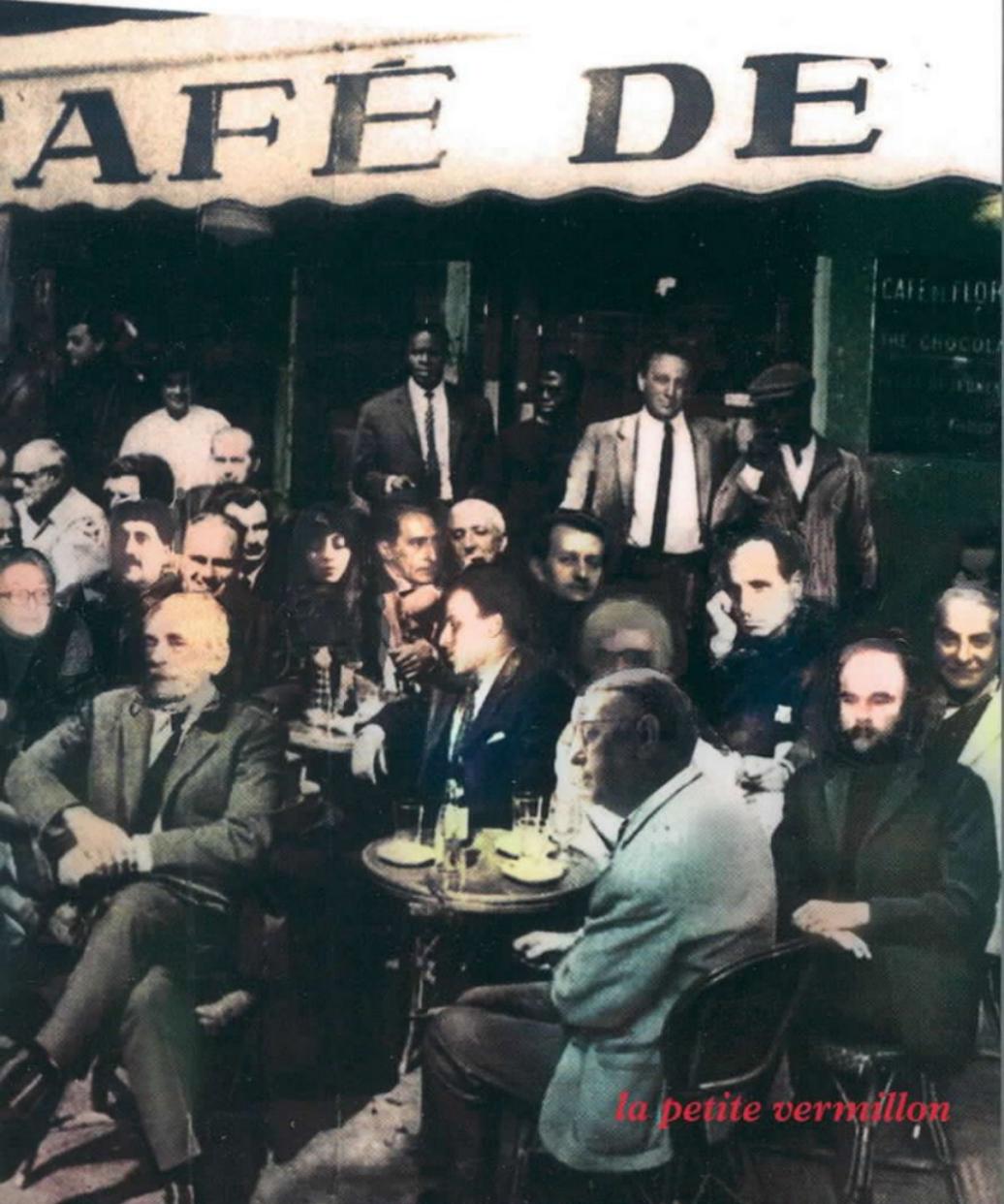


Jean-Paul Caracalla

# Saint-Germain-des-Prés

Préface de Michel Déon, de l'Académie française



*la petite vermillon*

*la petite vermillon*

Saint-Germain-des-Prés

## Du même auteur

### À LA TABLE RONDE

*Escapes*

*Vagabondages littéraires à Paris*

*Petite Anthologie de poésie ferroviaire*

*Montparnasse, l'âge d'or*

*Montmartre, gens et légendes*

### AUX ÉDITIONS DENOËL

*Le Roman du Printemps, l'histoire d'un grand magasin*

*Lever de rideau, histoire des théâtres privés de Paris*

*Montparnasse, l'âge d'or*

Collection des Grands Express Internationaux,  
en collaboration avec Jean des Cars

*L'Orient-Express, cent ans d'aventures ferroviaires.*

Couronné par l'Académie française

*Le Transsibérien, l'extrême Orient-Express*

*Le Train bleu et les Grands Express de la Riviera*

*Les Trains des rois et des présidents*

*L'Aventure de la malle des Indes*

*La tour Eiffel, un siècle d'audace et de génie*

### CHEZ DIVERS ÉDITEURS

*Le Paris de Jacques Prévert* (Flammarion)

*Les Champs-Élysées* (Flammarion)

*Le Goût du voyage, de l'Orient-Express aux trains à grande vitesse* (Flammarion)

*Voyages*, préface de Pierre-Jean Remy (Olivier Orban)

*L'Art du Sud – Provence-Côte d'Azur* (Image-Magie)

*Normandie*, préface de Malcolm Forbe (Image-Magie)

*Vivre Paris*, préface de Jacques Laurent (Mengès)

*Les Exilés de Montparnasse, 1920-1940* (Gallimard)

Jean-Paul Caracalla

# SAINT-GERMAIN DES PRÉS

Préface de Michel Déon  
de l'Académie française



La Table Ronde  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions de La Table Ronde, 2007, pour la présente édition.  
ISBN 978-2-7103-2998-5.

*Pour Anne-Françoise et Laurence.*

## Sommaire

Préface de Michel Déon . . . . .	11
Rive droite, rive gauche . . . . .	15
Un village serré autour d'une abbaye . . . . .	19
Un nouveau quartier . . . . .	29
Les premiers cafés . . . . .	38
Un branle-bas littéraire pour inaugurer le xx <sup>e</sup> siècle	49
Adrienne Monnier et Sylvia Beach . . . . .	59
Les lauriers des années 20 . . . . .	65
Les premiers prix littéraires . . . . .	74
Le clocher à l'heure allemande . . . . .	81
Les rendez-vous de Saint-Germain . . . . .	88
Les lettres et les arts . . . . .	103
Du Bar Vert au Tabou . . . . .	124
Les troglodytes du be-bop . . . . .	145
Saint-Germain-des-Lettres . . . . .	153
Bibliographie . . . . .	169

## Préface

*Jean-Paul Caracalla a flâné dans maintes parties de Paris : Montparnasse, Montmartre notamment dont il a rapporté des souvenirs qui datent de fort avant sa naissance, ce qui prouve, une fois de plus, que l'Histoire, petite ou grande, n'est jamais bien racontée que par les historiens qui ne l'ont pas vécue. Cet homme du XVII<sup>e</sup> (je parle de l'arrondissement) a passé la majeure partie de sa vie sur la rive droite de la Seine. Pacha dans un luxueux bureau, rue de l'Arcade, déifié par ses secrétaires, il a conçu et réalisé une Revue des Voyages qui, par son luxe et l'arc-en-ciel de ses collaborateurs en vadrouille, valait tous les voyages du monde. Soyons juste : même si la majeure partie de la vie caracallienne se déroulait à envoyer des émissaires vérifier que les Chinois ont les yeux bridés ou les Brésiliennes des seins admirables, Jean-Paul Caracalla s'est souvent risqué à franchir la Seine, soit par des ponts très solides, soit en bateau-mouche et même par des voies*

souterraines. Les hommes les plus vestimentairement corrects ont parfois des envies de s'encanailler. S'encanailler est sans doute un terme un peu fort pour un habitué du Café des Deux Magots, mais c'est là que, brisant le quant-à-soi des quartiers chics et chers, il a son second bureau.

Quel poste d'observation ! Même encore dans les années 2000 et quelques, malgré l'envahissement de la place par les touristes ! Jean-Paul Caracalla ayant toujours été marié a été pas mal freiné dans ses explorations d'un quartier où on se couche en général très tôt, vers cinq, six heures du matin pour laisser la rue aux arroseuses municipales. Heures mélancoliques, s'il en est. On décèle fort bien dans ce livre sur Saint-Germain-des-Prés les quelques regrets du directeur de la Revue des Voyages. Il n'était pas de la clique du légendaire (et éphémère) Tabou qui s'animait vers minuit, mais comme il raconte bien le chahut de cette première boîte souterraine, l'ivresse du jazz et du whisky retrouvé après cinq ans de privations !

Dans Saint-Germain-des-Prés, bien que fort éloigné de la mer, il y a eu des vagues, des modes. Des cafés, des restaurants, des boîtes ouvraient dans la joie et l'excitation de se retrouver entre initiés. Quelques « locomotives » en décidaient et toute une rue, un square s'animaient soudain presque magiquement. Ou fermaient sans larmes, sans raison sauf que, sou-

*vent, l'animateur se prenant pour un client buvait son fonds. Des spectacles de cabaret attiraient tout Paris, mais le spectacle ne se renouvelait pas et le cabaret fermait, comme ce fut le cas pour la Rose Rouge qui dut son succès à Queneau, aux Frères Jacques, à Rosy Varte, aux mises en scène de Nikos Papatakis. On brûlait la chandelle. À Saint-Germain-des-Prés, on en a brûlé des tonnes. Il fallait vivre bien et vite, loi qui laisse des remords et quelques ruines. Des noms apparaissent, rappels de jolis moments plus innocents qu'on le croit. Caracalla en cite beaucoup et non des moindres, en oublie quelques-uns. Bien sûr, Boris Vian, la belle Gréco, la fragile Annie Cazalis, Anouk Aimé. Il a oublié Annabel qui devint Madame Bernard Buffet après avoir manqué être la duchesse de La Rochefoucauld. Si j'avais été lui, je n'aurais pas oublié les grands animateurs, les rois de la nuit, Jean-Claude Merle (Club Saint-Germain), Jean Castel de la rue Princesse. N'importe, on y reviendra un jour. L'histoire n'en finit pas d'être racontée aux jeunes hommes et femmes à venir. Le livre si charmant de Jean-Paul Caracalla est un appel aux souvenirs des survivants à la recherche des fêtes de leurs parents. On les attend.*

Michel Déon,  
de l'Académie française.

## Rive droite, rive gauche

La Seine est la frontière naturelle entre deux univers. Rive droite, le Paris frivole, du commerce de luxe, de la presse, du spectacle ; rive gauche, celui de l'esprit, des éditeurs, des universités, des antiquaires. L'un trépidant, impatient, agité, l'autre favorisant la flânerie aux terrasses des cafés, chez les libraires, dans les galeries, ou invitant à fureter dans les boîtes des bouquinistes qui bordent les quais de la Seine.

Si la rive droite est en constante mutation, au point de dérouter celui qui revient dans la capitale après quelques semaines d'absence, la rive gauche, en revanche, garde ses points de repère permanents et immuables, réservant au promeneur un itinéraire historique et littéraire.

Depuis quelques années, la rive gauche se laisse envahir par des magasins de vêtements, de colifichets, de bimboloterie, annexes de maisons de la rive droite. Celles-ci se targuent de possé-

der une succursale rive gauche comme d'autres se flattent d'avoir une filiale à Londres, New York ou Tokyo. Malgré cette banalisation, il règne encore de ce côté-ci de la Seine un art de vivre différent, une bonhomie coutumière, une plaisante convivialité chez ses habitants.

Si le boulevard Saint-Germain a perdu son rang aristocratique, la rue des Saints-Pères sa quiétude, le marché Saint-Germain ses clameurs, le flâneur a encore la ressource de baguenauder entre les éventaires des marchands de la rue de Buci et de la rue de Seine, de regarder l'exposition permanente de peintures de la rue Jacques-Callot, d'arpenter l'étroite rue Visconti, ruelle qu'habita Jean Racine un siècle avant que Balzac n'y installât une imprimerie, puis de se reposer sur le banc qu'ombragent les quatre paulownias de la place Furstenberg, devant l'atelier d'Eugène Delacroix.

Ici, la renommée se grave dans le marbre des plaques fixées sur les façades. La promenade est jalonnée d'illustres repères : sur ce quai de Seine, Voltaire recevait le Tout-Paris, ici le petit Thibault est devenu Anatole France, dans cet hôtel Baudelaire écrivit *Les Fleurs du mal*. C'est dans cette rue qu'est mort Alphonse Daudet ; Ernest Renan était locataire dans cet immeuble

et dans cet autre Chateaubriand ; Monsieur Ingres travaillait ici ; Paul Verlaine buvait son absinthe à la terrasse de ce café.

C'est peu dire que de ce côté-ci de la Seine l'air que l'on respire fleure bon la littérature, l'amour des livres et des grands écrivains.

Lorsque les urbanistes épris d'alignement rasant quelques vestiges du passé et que l'histoire doit s'effacer devant le béton, les fervents de l'endroit maudissent ces travaux qui outragent des lieux sacrés qu'ils estiment inaltérables et éternels.

Rue Saint-Dominique et Saint-Guillaume, rue de l'Université, de Grenelle et de Varenne, les hôtels particuliers construits au début du XVIII<sup>e</sup> siècle sont, pour la plupart, devenus des ministères, des ambassades ou le siège d'administrations. Leurs façades surmontées d'un fronton triangulaire s'ornent de balustrades ou de consoles sculptées supportant un balcon. Leurs cours pavées, leurs jardins sont cernés d'écuries transformées en garages.

Ces vieilles demeures, entrevues lorsque s'ouvrent les lourdes portes cochères devant une voiture officielle, évoquent la vie provinciale et cossue du noble faubourg Saint-Germain aux

limites imprécises. Le percement du boulevard a précipité la chute.

Le poète-écrivain Léo Larguier, ermite de la rue Saint-Benoît, aura été le promeneur émerveillé de Saint-Germain-des-Prés : « Si l'on voulait flâner dans ce quartier, on y passerait sa vie, raconte-t-il en 1938 dans *Saint-Germain-des-Prés, mon village*, on pourrait louer une chambre d'étudiant dans un de ces innombrables hôtels balzaciens, acheter des cahiers et de l'encre chez les papetiers dont le commerce est sans doute florissant, puisqu'ils sont si près des Écoles, et on écrirait là, non seulement la plus belle histoire de Paris, mais les plus grands chapitres de l'histoire de France. » La chronique de Saint-Germain-des-Prés demeure l'un de ses épisodes les plus fertiles.

## Un village serré autour d'une abbaye

En 542, les Wisigoths assiégés à Saragosse par l'armée de Childebert, fils de Clovis et roi de Paris, troquent la tunique de saint Vincent contre la levée du siège. Outre la précieuse relique, Childebert reçoit une croix d'or enchâssée de grosses pierreries, trente calices d'or, quinze patènes, vingt cassettes à évangiles et autres pièces d'orfèvrerie.

De retour dans la capitale, l'évêque Germain conseille à Childebert de bâtir une église entourée d'un monastère qui accueillera ces trésors ; ils y seront exposés afin que les fidèles viennent les vénérer. Le roi décide alors de construire une abbatale à la gloire de saint Vincent et choisit de l'édifier en bordure de Seine, face à la Cité.

Les bâtiments en sont magnifiques : décors de mosaïques, arcades romanes, peintures à fond d'or, toiture de cuivre qui répand une

lumière dorée. Ébloui par sa splendeur, le bon peuple de Paris la nommera plus tard Saint-Germain-le-Doré. La fameuse tunique de saint Vincent attire de nombreux pèlerins.

Curieux prélat, ce Germain d'Autun. Né en 496 dans cette ancienne capitale de la Gaule, il est un érudit, un homme de science. On lui prête certains dons divins comme celui de guérir les malades en leur faisant absorber de l'eau bénite ou en leur administrant quelques signes de croix. Nommé et sacré évêque de Paris, Germain continue de mener une vie de contemplation, de jeûne et de charité. Devant cet exemple édifiant, Childebert brise sa vaisselle d'or et d'argent et la distribue aux pauvres.

Afin d'assurer l'existence et l'entretien de l'abbaye, le roi procède à d'importantes dotations territoriales ; la plus grande partie de la rive gauche lui revient. En quelque temps, elle devient l'une des plus riches abbayes de France.

Après la mort du bienheureux Germain, en 576, la basilique, qui portait le nom de Sainte-Croix-et-Saint-Vincent, prend celui du vertueux évêque Germain auquel on ajoute « des prés » pour la distinguer de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Germain-le-Vieux. Elle ne fera que se développer.

1628. On parle d'agrandir Paris et d'absorber le faubourg Saint-Germain. Grand émoi chez les religieux. Il a pourtant été décrété que le faubourg et l'abbaye bénédictine sont « une ville distincte et séparée de Paris qui a sa juridiction particulière aussi bien pour le spirituel que pour le temporel ». Raison est donnée aux représentants de Dieu. L'alerte a été chaude ! Le faubourg s'enrichit de l'hôtel de la reine Marguerite, de la maison des frères de la Charité, de celle des jésuites et des frères de l'ordre.

Lorsque le mouvement de la réforme des abbayes bénédictines se manifeste, au XVII<sup>e</sup> siècle, la Congrégation de Saint-Maur s'établit à Saint-Germain-des-Prés.

Le faubourg poursuit son développement : un hôpital s'ouvre rue de Sèvres ; les chanoinesse de Saint-Augustin s'installent rue Saint-Dominique ; les bernardines de Sainte-Cécile rue de Babylone. Des constructions s'élèvent de toutes parts, hôtels, maisons de rapport et riches demeures, et l'abbaye suit le mouvement en construisant de nouveaux bâtiments. Charlemagne ouvrira l'abbaye aux écoliers et appellera maîtres et savants à Saint-Germain-des-Prés. À sa mort, elle deviendra un centre intellectuel important, un foyer rayonnant des arts et des

lettres. L'entrée du monastère s'effectue désormais par la rue Sainte-Marguerite qui deviendra le boulevard Saint-Germain.

Autorisée en 1482 par Louis XI, et établie sur un terrain appartenant à l'abbaye, la foire Saint-Germain a immédiatement rencontré un succès sans précédent. Princes et rois viennent, jusqu'à la Révolution, assister aux spectacles de ses théâtres et chiner chez ses antiquaires.

C'est à la foire Saint-Germain que naît le théâtre de l'Opéra-Comique qui sera réuni à la Comédie-Italienne, à l'Hôtel de Bourgogne, où la Comédie-Française trouve asile. Durant près d'un siècle, les tréteaux de la foire sont le creuset de l'activité littéraire et dramatique. Paradoxe que cette curieuse complicité des moines et des comédiens ! La Grange, qui a permis à la troupe de Molière de s'établir au cœur de Saint-Germain, meurt en paix avec l'Église ; ses somptueuses funérailles à Saint-André-des-Arts, auxquelles assistent un millier de personnes, montrent l'évolution des rapports entre l'Église et les comédiens. Bel hommage dont son maître Molière aura été privé. Dancourt, auteur dramatique et comédien, semble tout désigné pour succéder à la tête de la troupe.

La foire Saint-Germain voit aussi l'ouverture du premier café. L'importation en France des fameuses graines donnant le noir breuvage est un événement capital. Introduit à Paris en 1657, le café n'est alors connu que d'un petit cercle d'amateurs. Un Arménien nommé Pascal sera le premier créateur d'une « maison de café ». Pour tenir son établissement, il engage un Palermitain de vingt-deux ans : Francesco Procopio dei Coltelli.

Au départ de Pascal pour Londres, Francesco, se retrouvant sans travail, s'associe avec un certain Logerot et loue un emplacement à la foire. En 1684, devenu maître distillateur, il s'installe rue de Tournon pour vendre du café en grains, en poudre et en boisson. Mais il rêve d'un tout autre établissement : il découvre alors un local rue des Fossés-Saint-Germain, abat murs et cloisons afin de créer de vastes salles bientôt ornées de tapisseries et de miroirs, éclairées de lustres de cristal, meublées de tables de marbre et de sièges confortables. Le Procope ouvre ses portes en 1689. Le bruit se répand dans tout Paris : un endroit calme et raffiné sert cafés, liqueurs et friandises diverses. Tout en jouant aux échecs, en « poussant du bois » comme on dit alors, les habitués du Procope

## Remerciements

Notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont aidés directement ou indirectement à la réalisation de cet ouvrage : éditeurs, libraires, restaurateurs, cafetiers et galeristes de Saint-Germain-des-Prés.

Notre gratitude à Éliane Bert-Bonabel, Thérèse Binchet, Guy et Françoise Breton, François Broche, Charles Daney, Louis Doucet, Bernard Gheerbrant, Arnaud Hofmarcher, Hélène Orizet et Marthe de Rohan-Chabot, pour la précieuse documentation qu'ils ont mise à notre disposition.

Nos plus vifs remerciements à Pierre Canavaggio dont nous avons bien souvent sollicité l'infaillible mémoire.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER SUR SYSTÈME VARIQUIK PAR  
L'IMPRIMERIE DARANTIERE À QUETIGNY  
EN NOVEMBRE 2007, POUR LE COMPTE  
DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : novembre 2007.

N° d'édition : 152597.

N° d'impression : ????

*Imprimé en France.*